

Entretien avec
Pierre Gondran dit Remoux
Banc

septembre 2024

dix-septième titre de la collection « Nuits indormies »

Parlons un peu du poète. Tes premières publications sont récentes et prolifiques. Comment est apparue cette urgence à écrire ? De quand date-t-elle ?

Effectivement, je m'y suis mis bien tard... peu avant la cinquantaine. Cette urgence que tu notes avec justesse a peut-être un lien direct avec cela, urgence qui serait alors due à l'impression que du temps a été perdu. Mais sur quel mystérieux planning ai-je perdu du temps pour une écriture en réalité attendue par personne ? Plus probablement, ce rythme soutenu de parution est la conséquence de cette prime écriture : comme si je m'étais trouvé soudain pris dans l'ivresse d'un nouveau médium. Les choses se sont tassées depuis, le rythme est plus lent, les périodes d'écriture moins intenses, plus étalées et certainement plus réfléchies. Il fallait bien mûrir rapidement, n'est-ce pas !

Je te sais très attiré par la photographie, est-elle une autre forme d'expression ou est-elle un complément aux mots ?

Le fait est que je ne pratique plus la photographie depuis que j'écris. Me serait-elle désormais moins nécessaire ? Quoi qu'il en soit, un cycle s'est achevé — sans que les résultats ne dépassent jamais que le très commun, d'ailleurs. Il y a des raisons simplement pratiques à cela également. Ainsi, de la même manière, je vais beaucoup moins visiter d'expositions de photographies depuis que je privilégie l'écoute de lectures publiques poétiques. Mais, oui, la photographie a été importante pour moi comme prétexte ou support à l'exploration, la perception et l'expression du monde — quand je parle de monde, je pense spontanément à la simple prairie non fauchée d'un printemps ardéchois. À ce sujet, je suis persuadé que la poésie n'a qu'un lien partiel, non nécessaire, avec l'écriture. Que le mouvement premier, fondateur, est de l'ordre du perceptif (que les objets ou êtres soient réels ou purement psychiques), que c'est là l'essentiel, de sorte que ce mouvement premier peut se trouver être un achèvement. Que nombre de poètes ont parcouru et parcoururent intensément leur vie en poésie sans qu'aucun lecteur ait jamais l'opportunité de lire un mot de ces femmes et de ces hommes : de ce regard alterne du poète, ils et elles percent la blancheur opaque des habitudes, des clichés, des automatismes, mais n'ont pas le besoin (vital ou narcissique... ou les deux !) de la publication, ou bien encore ne vivent pas traversés par un habitus où l'écrit est valorisé. La poétesse et universitaire Chantal Maillard parle de « poésie phénoménologique » et je crois que c'est très juste, mais elle ajoute sous ce concept l'émission d'une parole, d'une écriture en partage, ce que je ne crois pas nécessaire à la plénitude poétique. Il faut faire le deuil de toute cette poésie jamais imprimée.

Tu as fait plusieurs propositions au comité de lecture, Banc, tant par sa singularité que sa richesse a fait l'unanimité. La construction en sections autour de fortes références associées aux lattes de ce Banc a-t-elle présidé l'écriture ou s'est-elle imposée petit à petit ?

Dans ce que j'écris, il y a toujours un petit grain de formalisme, une architecture plus ou moins saillante, je crois que c'est là que je peux expérimenter, essayer des choses « nouvelles », bricoler, et j'aime beaucoup ça. J'aurais vraiment aimé vivre les années 1970 et l'explosion de la poésie spatiale de Pierre et Ilse Garnier ! J'ai fait des essais de « poésie moléculaire », sous forme de cycles métaboliques de mots, ou aussi ce que j'appelle des « vers polymérisés »...

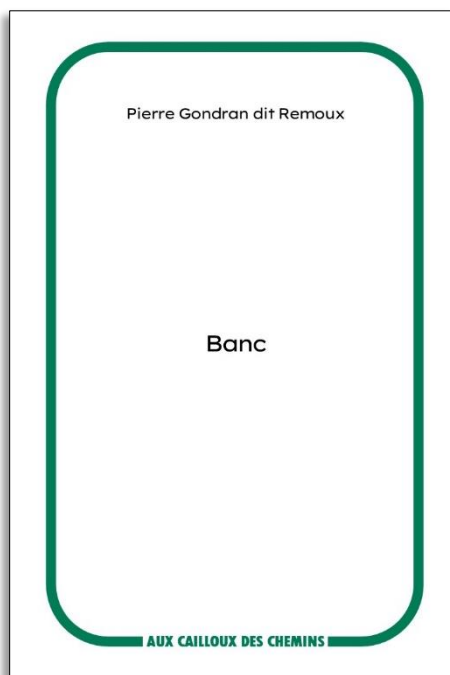
Cela reste ludique. Plus haut, j'ai placé l'adjectif « nouvelles » entre guillemets, car je pense qu'on n'invente jamais rien. Même quelque chose de radicalement nouveau n'est que copie de sa réémergence future... — j'aime cette notion de pastiche antérograde ! Bref. J'ai des accointances avec le formalisme tout en aimant raconter des histoires et *Banc*, avec sa structure fondée sur les cinq lattes qui constituent le classique banc Davioud parisien (dont nous avons repris le vert dans le liseré de la couverture), est assez représentatif de cette intrication entre la narration et le formalisme. Sans doute celui-ci s'impose-t-il comme premier temps, car il est aussi un moyen de repousser le moment, difficile, de faire du fond... (je n'ose même pas parler de style). Un poète qui atteint cet équilibre précieux entre fond et formalisme, parfois très poussé, est Philippe Jaffeux, que j'admire beaucoup.

Le monde est compliqué à vivre, à dire. Aucun récit n'est unique, chacun est irremplaçable et les mots pour en rendre compte souvent incertains. La poésie, pour toi, ouvre-t-elle la voix à la sincérité ?

Je ne crois pas à la généralité sur ce thème : la sincérité sera ressentie par certains lecteurs et lectrices, par d'autres non, sans doute selon des phénomènes de résonance ou de projection, et ce éventuellement d'une façon indépendante de la teneur authentique ou non du poème en question. Cela dit, j'admire dans la jeune génération, notamment chez des poétesses (Selima Atallah Chettaoui, Hortense Raynal, Mélina Bešić, Rina Kenović, Flora Souchier, Lola Mars), la tension très construite et tenue qu'elles savent établir entre style et engagement de sincérité justement, dans des poésies diverses et très personnelles, mais qui débordent d'elles-mêmes et nous touchent, je crois, de manière transgénérationnelle et au-delà de nos identités.

Que t'inspirent ces mots d'Eugène Guillevic lors d'un entretien en 2003 : « En vérité, le poète n'a pas toujours le même langage. Je cherche à être simple, clair, précis. À faire dire à la langue plus qu'elle ne veut en dire, porter les mots à l'extrémité de leur sens. »

Ah ! tiens, justement, j'ai appris il y a peu que Guillevic avait habité un temps dans l'immeuble en face de chez moi... Malgré cette proximité géographique inattendue, je le connais peu. Je ne sais pas si faire dire à la langue « plus qu'elle ne veut en dire », la porter à « l'extrémité du sens » signifie quelque chose pour moi. Je rêve plutôt d'une poésie où la langue se retire, reste en deçà, se creuse pour ménager dans le poème une place où pourrait se loger le réel. Le risque est bien sûr celui de la banalité.



D'ordinaires cascades
dans notre catalogue et en librairie
le 2 septembre 2024
12 €
(lien vers le catalogue sur la couverture)